

CONCOURS D'ECRITURE 2021-2022



auquel ont participé les élèves de 3^{ème}
du collège Hélène Boucher de Chartres

Aux membres du jury,

En premier lieu, nous - l'équipe de direction du collège Hélène Boucher, les élèves et les enseignants qui ont participé à ce projet - tenons à vous remercier pour votre participation à ce jury chargé d'élire le texte qui remportera le concours d'écriture de cette année.

Cette année, nous avons procédé à quelques changements : d'abord, nous avons travaillé avec les classes de 3^{ème} du collège. En effet, le concours qui a eu lieu l'année dernière nous avait laissé un goût d'inachevé puisque le travail s'était fait en majorité à distance. Il nous semblait donc important de retrouver ces élèves pour pouvoir travailler cette fois avec eux en présentiel.

Ensuite, nous n'avons pas repris le format de la « nouvelle » mais adopté celui de la « lettre ». En faisant travailler les élèves à partir d'une lettre de poilu, nous répondions à la fois aux exigences du programme de français et d'histoire-géographie, ce qui nous semblait essentiel pour des élèves qui passeront le brevet des collèges en fin d'année.

Enfin, plutôt que de créer des groupes de quatre élèves, nous avons cette année décidé de réduire la taille des groupes à deux ou trois élèves au maximum.

La seule chose qui n'a pas été modifiée, finalement, et pour notre plus grand plaisir, c'est le nom de l'intervenant. Que David Ramolet soit chaleureusement remercié ici pour son investissement, son enthousiasme communicatif et sa gentillesse.

Suivent maintenant le sujet retenu pour cette année ainsi que les sept lettres écrites par les élèves. Nous vous souhaitons autant de plaisir à découvrir ces textes que les élèves ont eu à les écrire.

Bonne lecture et au 4 février prochain,

La direction et l'équipe de Lettres

Sujet du concours d'écriture

Voici une véritable lettre qu'un poilu a écrit à sa femme :

« 6 janvier 1915

Chère petite femme

Voilà deux soirs que j'attends une nouvelle de toi et rien, m'aurais-tu oublié, ou tes lettres seraient-elles restées en retard ?

Je t'ai écrit le 4, ta dernière lettre est celle du 27. Du moins il vaut mieux que ce soit moi que toi qui ne reçoive pas car si c'était moi tu croirais qu'il m'est arrivé quelque chose, tandis que moi je sais où tu es, il n'y aurait que ton état de santé qui pourrait m'inquiéter. Je te dirais que nous avons très bien passé notre jour de l'an, c'était deux heures du matin quand nous nous sommes couchés, et si près des boches. Je te dirais que nous avons un temps affreux, voilà trois semaines que nous sommes à Villers-Franqueux (1), les tranchées ainsi que les gourbis (2) sont plein d'eau et les hommes obligés de passer la nuit dehors sont dans un état piteux, couchés dans l'eau, et jamais les vêtements sont secs, ils sont en boue des pieds à la tête. En 1870, c'était le froid ; cette année c'est aussi cruel et, entre nous, il n'y en aura pas un qui ne se sentira pas de quelque chose. »

(1) : commune proche de Reims, située dans le canton de Bourgogne

(2) : dans l'argot du combattant, un abri dans une tranchée

Vous allez rédiger une lettre de réponse dans laquelle vous intégrerez un passage narratif qui racontera la vie de cette femme de soldat.

Le jury accordera une place importante à la cohérence entre votre nouvelle et cette lettre.

Concernant la présentation de votre nouvelle, elle sera rédigée informatiquement et correspondra à la mise en page suivante :

- Police : verdana, taille 12
- Interligne 1.5
- Marges étroites

Bon courage à tous !

Sommaire

Lettre 1.....page 5

Lettre 2.....page 7

Lettre 3.....page 9

Lettre 4.....page 11

Lettre 5.....page 13

Lettre 6.....page 16

Lettre 7.....page 18

Lettre 1

A Villetrun, le 8 janvier 1915

Cher mari,

Pardon de ma réponse tardive. Le travail est rude ici et le temps me manque pour t'écrire. J'espère que malgré le froid de cet hiver et l'humidité des tranchées tu n'es pas fiévreux et que tu vas bien. J'ai du mal à imaginer ton quotidien tel que tu me le décris. Je sais que tu reviendras, ce n'est qu'une question de temps, la guerre dure déjà depuis trop longtemps. Je te souhaite aussi la bonne année ; j'ai prié pour de bonnes nouvelles à la veillée du 31.

Je t'en prie, ne dis pas les « boches », tu sais que je n'aime pas ça. Mon frère Frantz est de l'autre côté ; pourtant, il n'est pas détestable, enfin, pardon du reproche. Ici, c'est dur de ne pas sombrer dans cette haine de l'Allemand. En m'appelant la Prussienne, la voisine me fait bien sentir que je n'ai pas ma place ici. L'important est que tes parents m'aient bien acceptée.

J'ai reçu des nouvelles de Strasbourg il y a peu, mes parents te souhaitent une bonne année 1915 et du courage. Ils m'ont parlé de Frantz pour qui le quotidien est semblable au tien. L'eau dans les tranchées, les rats gros comme des chats et le froid qui empêche de dormir. Il est depuis peu en première ligne du côté de Massiges dans la Marne. J'ai l'impression que ce n'est pas loin de Villers-Franqueux. J'ai regardé sur une carte mais je n'ai pas trouvé. Je t'en prie dis-moi que vous n'êtes pas à portée de fusils.

Les temps changent ; comme je te l'avais dit j'ai été engagée dans une usine de couture. Je ne sais si cela te plairait mais moi j'aime ça, j'ai comme l'impression d'être utile et je m'imagine que les tissus que je découpe et assemble entre eux par de si fins liens te serviront peut-être, à toi. Je crois même que durant la journée, je me surprends à t'imaginer dans cet uniforme bleu, bleu horizon mais qui, finalement ressemble plutôt au bleu des plans d'eau du sud, te souviens-tu ? Je crois que cela me manque aussi. Enfin, je n'ai pas toujours le temps de rêvasser bien sûr, pour moi c'est difficile parfois. Alors, peut-être que quand le courage nous abandonne au profit de la mélancolie, nous pourrions penser l'un à l'autre et ainsi nous reconforter malgré la distance qui nous sépare. Bien sûr, ne va pas t'imaginer que tu me manques comme la sève manquerait

à son arbre. Tu sais, je m'en sors bien, c'est seulement que, parfois, je repense au passé ; avant tout cela. Et s'il n'y avait jamais eu la guerre, où serions-nous ? Que ferions-nous ? J'y songe bien trop souvent, malgré moi.

Au fait, je parle de mes soucis mais ta mère va mal en ce moment. Tous les soirs, je prends du temps pour elle. Ça a l'air de la toucher mais je vois bien que derrière un sourire qu'elle veut le plus doux possible, elle s'inquiète pour toi, pour la famille. Tu lui manques peut-être plus qu'à moi et je crois qu'il faudrait que tu lui écrives plutôt que de compter les jours depuis ma dernière lettre, ne crois-tu pas ? Je sais que tu le feras. En ce moment, elle me raconte de drôle d'histoires à ton sujet, lorsque tu étais plus jeune, j'aime bien. Ses yeux brillent quand elle parle de toi. J'aimerais lui apporter plus, ta mère est si douce ! Quant à ton père, il continue de travailler à la ferme. Malgré ses rhumatismes, il semble en forme mais je peux voir que pour lui aussi c'est dur. Même s'il ne l'admettra jamais, tu lui manques aussi.

Le matin, au lever du jour, j'aide ton père : il traite les vaches pendant que je nettoie le poulailler et nourris les chevaux, les lapins et tes petites chèvres que tu aimes tant. Ensuite, je prépare le déjeuner pour tes parents avant de m'en aller à ma couture où je passe le reste de ma journée. En cet hiver, lorsque je quitte l'usine, la nuit est tombée depuis longtemps. Depuis peu, je suis très fatiguée et un peu nauséuse mais je n'ai pas le temps de songer à cela, j'espère que ça passera.

Je suis en train de te préparer un colis. As-tu besoin de quelque chose en particulier ? Je peux t'envoyer une couverture bien chaude et du saucisson que j'ai acheté à Vendôme pour Noël, en veux-tu ? Je crois qu'il me reste aussi quelques paquets de cigarettes dans un tiroir, si tu en veux.

Enfin, je te souhaite d'être prudent et de garder la santé. J'ose espérer que tu rentreras bientôt. J'attends ton retour avec impatience. N'oublie pas de me dire ce dont tu as besoin dans le colis, à très bientôt mon Guy.

Affectueusement,

ta petite femme qui t'aime.

Paule

Lettre 2

Le moulin de Laffaux, le 6 janvier 1915

Mon cher Guy

J'ignore si tu m'as écrit depuis ces cinq derniers jours : le fait est que je ne suis plus chez nous. Du jour au lendemain, j'ai quitté mon service à la Pitié pour aller prêter mes capacités d'infirmière sur le Chemin des Dames car ils manquent gravement de personnels. J'ai d'autres raisons à ce choix.

Ne t'en fais pas pour notre petit Jean-Marie, il est en sécurité chez ma sœur et je sais que notre « petit rayon de soleil » est heureux avec elle. Il fait beaucoup de dessins de toi. Je vais demander à Jeanne de t'en envoyer. Par la même occasion, elle te fera un colis avec du saucisson, des sardines en boîtes (celles que tu aimes tant), du vin et du chocolat. Elle a aussi pris le soin de te tricoter un pull bien chaud. On a bien de la chance de l'avoir.

Quant à moi, ne t'en fais pas, je suis en troisième ligne. Je ne suis pas traitée comme une reine mais je ne manque de rien. Lorsque je suis arrivée à l'hôpital de campagne, j'ai été bouleversée en voyant l'état des blessés. Un jeune homme qu'il a fallu amputer, un deuxième défiguré, un autre mort dans mes bras... J'ai vu des choses que je n'oublierai jamais. A ce moment-là, je ne pouvais m'empêcher de penser à toi. Mais aujourd'hui, je m'habitue à mon quotidien et sauver des soldats est devenu après toi, ma raison de vivre.

Je me suis liée d'amitié avec Hélène, une autre infirmière. C'est vraiment une crème ! Coïncidence troublante, son mari a été ramené en urgence sur un brancard, ouvert de la tempe au nez par un éclat d'obus. Elle a insisté pour s'occuper de lui malgré mes objections. Il est mort dans ses bras. Elle ne s'en remet pas et pleure en continu.

Tu hantes mes rêves et mes pensées. Chaque nuit, je nous revois heureux en famille lorsque nous étions en vacances chez ton frère Pierre, dans ce petit village de Seine-et-Oise. Je nous revois danser les soirées d'été, quand Pierre sortait son accordéon.

J'entends encore le rire de Jean-Marie qui m'amuse tant... Chaque matin, je me réveille en pleurs car je me dis que tout cela est passé et que peut-être ça n'arrivera plus. Qui nous fera danser au son de l'accordéon maintenant que Pierre est mort ?

J'attends avec impatience le jour où cette maudite guerre finira enfin, j'ai besoin de te revoir, ton odeur me manque, ton étreinte aussi.

La nuit dernière, j'ai fait un rêve étrange. L'infirmière en chef me renvoyait et plutôt que de rentrer à la maison, je prenais une décision complètement folle mais qui dans mon rêve me paraissait totalement logique : je parcourais les quelques kilomètres qui nous séparent en volant pour éviter les obus. Enfin, j'arrivais jusqu'à toi et décidais de combattre à tes côtés. Nous étions très heureux d'être ensemble mais j'étais vexée car tu me reprochais mes deux ailes dans le dos. Les rêves sont vraiment ridicules mais il n'empêche : à mon réveil, j'ai ri aux éclats et cela faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Je voulais partager ce rêve loufoque pour te faire rire à ton tour.

Mon Guy, nous nous sommes promis de rester liés jusqu'à la mort, mais tu vivras et nous rentrerons ensemble.

Courage mon amour, je crois en toi.

Je t'aime,

Ta femme Paule

Lettre 3

Pau, le 9 janvier 1915

Cher petit mari,

Je ne sais pas si tu m'as écrit depuis Noël. Peut-être m'as-tu inondé de lettres, peut-être t'inquiètes-tu de mon silence, peut-être imagines-tu le pire. Le pire est arrivé.

Tout comme toi, mon frère Henri a été mobilisé en août dernier. Durant les premiers mois de la guerre, j'ai reçu de nombreux courriers de sa part. Il était souvent bref et concis. Le peu de fois où il s'exprimait, c'était pour prendre de nos nouvelles. Sa dernière lettre datait du 8 octobre : elle fut si glaciale et futile que j'en restais stupéfaite. Et puis plus rien. Chaque jour était teinté d'appréhension. Aussi, lorsque les gendarmes sont arrivés à la maison, j'ai tout de suite deviné ce qu'ils venaient m'annoncer. Comme je me trompais ! Henri avait déserté et était recherché activement. Arrogants et soupçonneux, les gendarmes ont retourné en vain toute la maison. Inutile de te dire que les nuits qui suivirent furent blanches.

Puis un jour, à l'aube, j'entendis gratter à la porte. Je me précipitais : il était là ! Maigre, affaibli, pouilleux, barbu, le regard vide et l'âme absente. Il semblait me parler pourtant aucun son ne sortait de sa bouche. Pendant qu'il se lavait et se changeait, je lui préparais de quoi combler dix jours de jeûne. Il mangea en silence et en réponse à mes « pourquoi » il répondit laconiquement : « planque-moi ».

Il passa les jours suivants dans la grange, caché dans le foin. Chaque matin, je lui apportais son repas. Les enfants n'étaient pas au courant de son retour. Qui sait ce qu'ils auraient pu raconter à l'école ? Non, personne ne devait savoir et je me voulais discrète lors de mes allers et venues à la grange.

Pourtant, un matin, une dizaine d'hommes armés ont débarqué. Tu te demandes sûrement comment ils ont su ? La réponse est pourtant bien simple. Robert, le voisin, m'avait repéré.

Sans me poser de questions, les gendarmes sont directement entrés dans la grange. Robert était avec eux. Il se dandinait comme une poule devant mes yeux, fier de sa trahison qu'il prit soin de m'expliquer lentement tandis que les militaires retournaient la grange : « Un vrai patriote se doit de dénoncer les déserteurs. » Collés contre moi, Emile et Jeanne étaient transis de peur. Impuissante, je les serrais fort dans mes bras.

Ils ont malheureusement fini par tomber sur lui. Henri, penaud, est sorti, les mains liées dans le dos. Ils sont tous partis aussi vite qu'ils étaient apparus, me laissant seule avec les enfants et mon désespoir.

Bien sûr, les rumeurs se sont répandues comme une trainée de poudre et bientôt, tout le village fut au courant. Et quand j'ai eu la mauvaise idée d'aller au marché il y a deux jours, les regards s'attardaient sur moi. Berthe, la poissonnière, m'a même apostrophée en me traitant « d'ordure pour la patrie ». Je suis rentrée à la maison, une boule dans la gorge et les larmes aux yeux. Mon inquiétude grandissait de plus en plus face à ces gens que je considérais auparavant comme ma famille. Ce n'est à priori plus le cas...

Après cet événement, bien d'autres sont venus frapper à la porte pour, sans le moindre scrupule, m'insulter. Certains s'exclamaient même que c'était bien fait ! Qu'Henri avait mérité ce qui lui arrivait.

Comment osaient-ils ? Les comprends-tu ? Moi, non. Ils l'ont tous vu grandir, l'ont tous aimé. Et en quelques heures, une conviction pouvait tout remettre en question.

Sensible et poète dans l'âme, il haïssait la guerre. Il avait des désirs et des rêves. Il avait même prévu d'épouser Simone ; elle est enceinte. Comment va-t-elle faire maintenant ? Je ne comprends pas, comment ont-ils pu ?

Ils l'ont assassiné d'une balle en pleine tête. Une vie gâchée « pour l'exemple » ! Encore cette fichue histoire d'exemple. Ça me révolte et je sais que tu es d'accord avec moi. Il me manque déjà terriblement...

Je sais que tu m'en voudras d'avoir agi ainsi et de t'avoir raconté le tragique destin d'Henri mais je me devais de le faire. Peu importe la suite. A présent il est mort et tout le monde finira bien par le savoir. Je sais ce que je risque en couchant ces mots sur cette page. Je connais l'intransigeance de la censure. Mais je suis prête à en payer le prix. J'espère te revoir bientôt.

Je t'embrasse tendrement.

Ta femme adorée,

Paule.

Lettre 4

Paris, le 8 janvier 1915

Mon amour,

Cela fait déjà 12 jours que tu n'as pas reçu de mes nouvelles, j'en suis vraiment navrée. Mais les circonstances ont fait que je ne pouvais pas t'écrire plus tôt. J'aurai des choses à t'annoncer, mais d'abord : je te présente tous mes vœux pour cette nouvelle année. Que Dieu te préserve de la moindre blessure et que 1915 marque la fin de cette maudite guerre.

Mon amour, comment te sens-tu ? Le froid est-il moins vigoureux ?

Je viens d'apprendre une triste nouvelle. Te souviens-tu de mon amie Anne ? Son mari a été tué dans la Somme il y a quelques jours. La malheureuse ! Je reste auprès d'elle pour la soutenir... Evidemment, à travers sa souffrance, je pense à toi, je pense à nous.

Sache que même si je ne suis pas là, avec toi, nos âmes se touchent à travers mon travail. Pour subvenir à nos besoins, quotidiennement, de 6h à 20h, je m'abime dans l'usine Renault. Mais, au lieu d'édifier de belles et grandes automobiles comme autrefois, nous fabriquons désormais des munitions. J'ai parfois l'impression d'apercevoir la lueur de tes yeux dans les coins sombres de cet atelier... Mon âme ne sait que faire sans toi. Chaque jour, je repense à tes douces lèvres qui caressaient ma joue, à ces douces nuits passées avec toi... tout cela me manque tant.

Tu ne sais pas la dernière ? Ton « rejeton » a fait ses premiers pas... Comme j'aurais aimé que tu sois là ! Sache que tu serais très fier de lui car à son âge il progresse tous les jours. Il dit « papa », c'est vraiment très mignon. Ton fils a besoin de toi, alors je t'en prie reviens vite et en bonne santé. Je ressens comme un vide sans toi... mais rassure-toi, Anne et moi nous nous soutenons mutuellement.

J'ai acheté le gâteau de notre première rencontre, tu sais, celui à la fraise. Le rouge, la couleur de l'amour, mon amour... Tu en raffolais tant... Il n'a plus la même saveur depuis cette première fois... cette fois-là où tes lèvres ont touché les miennes...

Tu sais ? Mon amie Clémence ? Les rumeurs qui courent dans les couloirs de l'usine racontent qu'elle aurait trompé son mari avec un contremaître de Renault, pour gagner plus d'argent. Je ne sais pas si c'est vrai, mais sache que moi, je te serai toujours fidèle. Mon amour pour toi traversera les époques ; il ne peut se décrire.

Quand tu rentreras, tu pourras être fier de moi : je tiens bien la maison. Je fais les comptes chaque dimanche soir, pour organiser la semaine à venir. Et chaque mois, je mets de l'argent de côté pour ton retour.

On mange ce qu'on trouve, c'est-à-dire des pâtes, des pommes de terre... selon les ravitaillements du jour.

Tous les matins, je dépose notre fils chez Bernard et Loulou, qui gardent aussi leur petit-fils. Les deux bambins s'entendent à merveille, comme des frères. Bernard et Loulou sont formidables, ils m'ont invité à fêter Noël avec eux. C'était très agréable d'avoir de la compagnie, ça a comblé le temps d'une soirée le vide que j'ai en moi. Tu aurais vu les yeux écarquillés de notre rejeton quand il a vu l'orange ! Depuis, il l'observe sans oser la toucher, ni surtout la manger.

Je dois maintenant te parler d'un de mes plus grands projets. Tu ne seras peut-être pas d'accord et je ne suis pas non plus certaine de le mener à bout. Je voudrais être aide-soignante dans un hôpital de campagne sur le front.

J'ai même pensé être au plus proche de toi. Dis-moi ce que tu en penses ? Est-ce une bonne idée ? Au-delà de ta décision, la seule raison qui me retiendrait de partir serait d'abandonner notre enfant.

On attendra le temps qu'il faudra mais je me languis de pouvoir revoir ton si beau visage, et t'embrasser comme cette première fois, autour du gâteau à la fraise.

Chaque nuit, j'attends ton baiser mais ta bouche ne se pose jamais sur la mienne.

Ta femme qui t'aimera toujours,

Paule.

Lettre 5

Chartres, samedi 8 janvier 1915

Mon cher papa,

J'espère que tu vas bien dans cet univers de tueries constantes. Je sais que maman et toi continuez à vous écrire chaque jour. Même, lorsqu'elle n'a pas le temps de t'écrire, tu le lui reproches.

Mais si tu la voyais ! Elle a des cernes qui lui mangent le visage, elle travaille dix heures par jour dans une usine sale qui empest le gaz toxique. A chaque heure, chaque minute, chaque seconde, elle risque la mort en tant que munitionnette. Elle est fatiguée, épuisée, éreintée mais elle fait de son mieux, chaque jour, pour me donner une bonne éducation. C'est pour cela que tu ne dois pas lui en vouloir de ne pas t'écrire souvent.

En ce qui me concerne, je voudrais t'avouer quelque chose.

Je n'aime pas la guerre ! Pire que ça, je la déteste ! Je ne comprendrai jamais ces douleurs permanentes.

Toi qui es au front, qui souffres, qui ne souhaites que revenir chez nous, je te plains. Toutefois, j'admire ton courage mis à rude épreuve.

Après tout, à quoi bon faire la guerre ? Pourquoi ne pas simplement discuter ?

Je suis sûr que tu vas me dire que ça ne se passe pas comme ça, que la réalité est tout autre. Je le sais et j'en suis conscient.

Mais vous auriez pu essayer d'empêcher cette guerre. Il ne faut pas croire, nous souffrons autant que vous.

La guerre est un enfer qui sépare les familles et plus encore les détruit. Mais au final, à quoi aura-t-elle servi ? Les sacrifices auront donc été vains !

Maman pense la même chose mais refuse de se l'avouer de peur que notre réalité ne t'apparaisse trop violente.

Et toi...que penses-tu de tout ça... ?

J'ai entendu dire que les conditions de vie des tranchées étaient désastreuses. T'imaginer dans la boue m'est insupportable.

J'aimerais savoir ce que tu vis. Tu en parles si peu dans tes lettres. Au début de la guerre, les journaux racontaient que vous alliez gagner, que les balles allemandes ne pouvaient pas vous tuer ! Maman me disait qu'on ne pouvait pas les croire. Tout ceci n'était déjà que bourrage de crâne.

Dans un songe complètement fou, je rêve de parcourir à pied tous ces kilomètres qui nous séparent, de retrouver la tranchée dans laquelle tu moisiss. Là, je te prendrai par la main comme quand j'étais enfant et te ramènerai à la maison. Dis-moi pourquoi je me réveille.

Lorsque maman rentre du marché, elle est toujours sur le point de fondre en larmes. Quand je lui demande ce qu'elle a, elle me répond toujours avec un petit sourire : « Rien mon fils ! » Moi je sais très bien qu'elle a appris la mort de voisins, d'amis et de proches, « morts au champ d'honneur », comme ils disent.

Ces derniers jours, de nouvelles affiches sont placardées dans tous les recoins de la ville. L'Etat demande à la population de participer financièrement. Le gouvernement appelle ça « l'effort de guerre ». Les voisins prennent cette nouvelle à cœur. Ils sont tous à sortir leurs maigres économies avec la conviction d'aider leurs fils, leur père, leur mari. Si je comprends bien, ces femmes et ces hommes payent pour que les soldats français aient assez de munitions pour zigouiller des fils, des pères et des maris allemands.

Les soldats ne sont que des bêtes enragées qui ne font qu'obéir aveuglément aux généraux qui, eux, ne recherchent que victoire et pouvoir. J'espère que tu n'es pas aussi naïf que ces malheureux manipulés ? Non ! tu ne peux pas être comme eux.

C'est ce que Maman me dit toujours ! Elle me parle souvent de toi, de vous, de nous.

Elle me dit souvent que tu étais très fort à l'école et que c'est là que vous vous êtes rencontrés. C'est pour cela que je voudrais prendre exemple sur toi et suivre ton

parcours. Malheureusement, je vais devoir quitter l'école et apprendre un métier pour aider maman financièrement.

En vérité je suis un peu dépassé par tout cela ... à vrai dire tout le monde est dépassé.

De temps en temps, je vais chez grand-mère pour prendre de ses nouvelles. Elle se porte bien mais s'inquiète pour toi.

Qu'est-ce que je donnerais pour être avec toi, pour que tu ne souffres plus. J'aimerais que tout ceci change, que notre vie reparte à zéro. Que tu sois là, avec nous. Mais ce n'est pas possible, car tu es parti. Je ne t'en veux pas et il ne faut pas t'en vouloir ; d'ailleurs personne ne t'en veut. Tu as fait ça parce que tu n'avais pas le choix.

Veux-tu que je te fasse sourire ? J'ai retrouvé le petit cheval en bois que tu m'avais fabriqué lorsque j'étais enfant. Te souviens-tu ? Je l'ai déposé près de mon lit, et à chaque fois que je le regarde, je pense à toi. C'est mon porte-bonheur.

Tu me manques, tu nous manques. Reviens vers nous. Que la guerre soit gagnée ou perdue, nous n'avons qu'une chose à retrouver : la paix !

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Benjamin.

P.S : Messieurs de la censure, laissez ce message d'amour venir jusqu'à mon père.

Lettre 6

Illiers, lundi 11 janvier 1915

Mon cher beau-frère,

J'espère que tu vas bien et que les conditions ne sont pas trop pénibles pour toi en ces temps terribles. Je t'invite à être très attentif et compréhensif pendant la lecture de cette lettre.

Je dois t'avouer que c'est moi qui ai lu la tienne et non Paule. Aujourd'hui, j'ai vu Pierre, le facteur. Comme il avait une lettre pour ta femme et afin de lui éviter un grand détour, j'ai proposé de la porter moi-même. Arrivée dans votre demeure, je me suis obligée à me déchausser comme l'aurait fait ma tatillonne de sœur. Alors que je me délaçais, j'ai vu des godillots sur le paillason à côté de la porte d'entrée. Comme Paule a engagé un jardinier, je ne me suis pas vraiment inquiétée. Ne trouvant personne au rez-de-chaussée, je suis montée à l'étage. Je n'aurais jamais dû pousser la porte de la chambre. Ma sœur s'y trouvait avec le jardinier...

Horriifiée, j'ai descendu les escaliers quatre à quatre et j'ai couru à perdre haleine jusqu'à rentrer chez moi. Encore bouleversée par cette découverte, je me suis enfermée dans mon bureau, j'ai fermé les volets et allumé la lampe. J'ai longuement réfléchi avant de lire cette lettre destinée à ma sœur. A la fin de la lecture, je n'ai pu m'empêcher de fondre en larmes à cause d'un sentiment qui me ronge depuis tant d'années.

Guy, à partir de maintenant, je ne te parlerai plus de ce que je viens de t'apprendre. Je vais malgré tout profiter de cette occasion pour te dire sérieusement ce qui me tient à cœur ; plus que cela qui me le déchire. Voilà désormais plusieurs années que j'hésite à t'en parler et c'est maintenant l'occasion de prendre les devants. Pour être honnête, je jalouse ma sœur sur un seul sujet : son homme ! En effet, maintenant, je t'écris pour t'avouer la chose suivante : Guy... je t'aime.

Je ne voulais pas te dévoiler cet amour pour ne pas blesser ma sœur. Aujourd'hui je me l'autorise. Tu as le droit de me maudire et de m'insulter pour t'avoir dit tout cela. Je ne regretterai pas.

Mais sache, cher Guy, que si tu m'accordes ton amour, moi, Marie, je suis prête à te le rendre, je suis prête à devenir l'heureuse mère de tes enfants, je suis prête à être tout à toi.

Je te soutiendrai dans toutes les épreuves que t'impose la vie. Quand tu reviendras, car je sais que tu reviendras, que ce soit dans un mois, deux ans ou même dix ans, je t'accueillerai, te donnerai tout mon amour et te serai fidèle quoi qu'il arrive. Certes tu es bon cuisinier mais je te ferai malgré tout de succulents repas lorsque tu devras te remettre de cette horrible guerre. Je te promets d'être là, à tes côtés et pour toujours. Jusqu'à ma mort je t'aiderai et te soutiendrai.

J' imagine déjà notre mariage. Ce sera le plus beau jour de ma vie !

Nous ferions de magnifiques lettres pour inviter tous nos proches, nous irions choisir ton costume qui serait majestueux et ma robe époustouflante. Nous serions tous émerveillés par notre cérémonie et, lors du bal, mon frère nous chanterait « La valse brune », accompagné au violon par mon oncle. Je nous imagine ouvrir le bal. Tu me diras de délicieux mots d'amour et je me noierai dans tes bras.

Après ce mariage incroyable, nous bâtirons une magnifique maison à la campagne. Nous y vivrons, l'esprit sain, avec nos trois beaux enfants qui iront à l'école du village et se feront de très bons amis. Ils les inviteront quelquefois à la maison. Ils joueront dans notre beau jardin avec notre chien qui courra, heureux, un bâton dans la gueule.

En revanche, je te dis tout cela mais... si tu aimes toujours Paule - même après ce qu'elle a pu te faire - alors, oublie tout ce que j'ai pu t'écrire, oublie mes mots, oublie ma voix, oublie mon corps... Oublie-moi ! Quoi qu'il advienne, je t'aimerai pour toujours et, jamais, tu ne pourras m'arracher l'amour que j'ai pour toi. Même si tu m'ôtes la vie, même au ciel, mon âme veillera sur toi.

Je t'embrasse de tout cœur et te donne toute ma force.

Marie.

Amiens, le 10 janvier 1915

Guy,

Lettre 7

J'espère que tu vas bien et que tu tiens le coup. Il n'y a pas un jour où je ne pense pas à toi et à la terreur que tu dois endurer ainsi qu'au froid que tu subis.

Ici, depuis décembre, les choses ont bien changé. Chaque jour, c'est l'usine. Travailler sans pause ou presque pendant des heures interminables. Le soir, revenant épuisée, je suis confrontée aux restrictions, au manque de vivres, à la faim et au découragement.

Mes journées sont très éprouvantes mais je ne doute pas un seul instant que tout cela n'est rien à côté de ce que tu vis. Les minutes doivent te sembler des heures et les jours des mois, mais garde confiance ; votre force, votre courage et votre détermination nous feront gagner cette guerre ! Dans mon quartier, mes voisins moroses commencent à redouter le retour des Boches au pays.

Le 12.

Cela fait deux jours, deux jours que je n'ai pas poursuivi l'écriture de cette lettre. Chaque fois que je me faisais violence, la force me manquait mais aujourd'hui je l'ai.

Je te demande après avoir lu ces mots, de ne pas commettre l'irréparable, de ne pas m'en vouloir, d'essayer de comprendre et de vivre ta vie comme si tout ça n'avait jamais existé, comme si notre histoire n'avait jamais commencé, comme si ce n'était qu'un rêve parmi tant d'autres.

Quand cette guerre aura pris fin et que tu rentreras chez toi, prends soin des tiens ! Prends soin de Mathilde, qui a toujours été là pour toi, de ton aîné et de ta cadette qui sont ta vraie et unique raison de vivre.

Je suis persuadée que tu te demandes pourquoi, pourquoi je te dis tout cela maintenant. Je t'écris cela car mon Albert vient de me quitter.

Avant le courrier officiel, j'ai appris son décès tragique par une lettre d'un de ses camarades. Il m'a expliqué qu'Albert s'était retrouvé coincé dans les barbelés adverses et qu'aucun d'eux n'avait pu le sauver...

J'ai été anéantie ! Tout d'un coup ma vie n'avait plus de sens, plus de raison d'être... C'est à ce moment précis que j'ai compris ! J'ai compris que tout ce que nous avons vécu ensemble n'était qu'éphémère et que ce n'était qu'une infime partie de ce qu'était l'amour. L'amour est quelque chose de très complexe alors que je le pensais simple. Je pense pouvoir le dire : nous nous sommes aimés, mais parfois aimer ne suffit pas. Le fait de t'écrire tout cela me fait beaucoup de mal mais je sais que c'est la meilleure chose à faire. En perdant Albert, je me suis rendu compte qu'avec lui j'étais heureuse ! Tout n'était pas simple et rose mais je l'aimais et je sais que tu aimes également plus que tout au monde ta femme et tes enfants. Tu t'es tellement battu. Ne détruis pas cette vie pour une simple petite histoire sans importance. Moi, je n'ai pas pu enfanter alors ne gâche pas cette famille que tu as la chance d'avoir ! Je te le demande comme une faveur : oublie-moi. Cela sera mieux pour tout le monde y compris pour moi, même si tu penses peut-être le contraire. J'ai besoin de tourner la page sur cette vie qui n'est plus que douleur maintenant. Albert était l'homme de ma vie, et toi un amant dont j'ai tant aimé les baisers mais à qui le cœur appartenait déjà à une femme et à ses deux superbes enfants.

Avec la mort d'Albert, mon mari, mon homme, je me suis rendu compte que si j'étais une femme mauvaise, je ne pouvais pas être une bonne maîtresse.

De nombreuses fois, j'ai essayé de te quitter, mais en vain, je repoussais mon envie car la peur de te faire souffrir et mon désir prenait le dessus. Mais à force de repousser le moment mon mal-être devenait de plus en plus intense. Ces derniers événements m'ont beaucoup affectée, c'est pour cela que j'ai pris du temps à t'écrire cette lettre.

Si en me lisant, tu te sens blessé, dis-toi que ce n'était pas mon intention, bats-toi pour ta famille qui se réjouira de ton retour lors du moment venu.

Ne me hais pas ou du moins essaie. C'est pour notre bien, crois-moi.

Je te quitte sur ce dernier mot.

Adieu.

Paule.